



**Théâtre de Belle Ville**  
01 48 06 72 34  
THEATREDEBELLEVILLE.COM  
94 RUE DU FAUBOURG DU TEMPLE  
M<sup>o</sup>BELLEVILLE DU GONCOURT  
**14 DÉC.  
4 MAR.**

**PENSER**  
**SER**  
**ROU**  
**PENSER**

À RIEN C'EST DÉJÀ PENSER QUELQUE CHOSE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **PIERRE BÉNÉZIT**  
AVEC OLIVIER BROCHE, VINCENT DEBOST, ANNE GIROUARD (ET LUC TREMBLAYS)

**JimOe**

DESIGN: PIERRE JEANNEAU

## **REVUE DE PRESSE**

Production Théâtre de Belleville et la Compagnie JimOe

**SERVICE DE PRESSE ZEF • 01 43 73 08 88**

Isabelle MURAOUR 06 18 46 67 37 / Emily JOKIEL 06 78 78 80 93

contact@zef-bureau.fr - www.zef-bureau.fr

# SOMMAIRE

## PRESSE ÉCRITE

### QUOTIDIEN

- **L'Humanité** / Jean-Pierre Léonardini
- **La Croix** / Jean-Claude Rispiengeas

### HEBDOMADAIRE

- **Le Canard enchaîné** / Jean Luc Porquet
- **Le Journal Du Dimanche** / Annie Chénieux
- **Valeurs Actuelles** / Jean-Luc Jeener

## RADIO

- **Radio Campus Paris** / Pièces détachées
- **Radio Néo** / Culture & Vous

## PRESSE WEB

- **Force Ouvrière** / Michel Pourcelot
- **Médiapart** / Olivier Fregaville-Gratian d'Amore
- **Au Balcon** / Claudine Arrazat
- **Froggy's Delight** / Philippe Person
- **Spectatif** / Frédéric Perez
- **Théâtrelle** / Véronique Benoît
- **Arts-Chipels** / Sarah Franck
- **Criticomique** / Julien Barret
- **La grande parade** / Guillaume Chérél
- **De la cour au jardin** / Yves Poey
- **Encres vagabondes** / Amandine Farges
- **United States of Paris**
- **Gouts et passions**
- **Sceneweb** / Hadrien Volle

# **l'Humanité**

## **PENSER CE N'EST PAS TOUJOURS DU BILLARD**

**Les trois interprètes mêlent joliment l'ingénuité feinte à la rouerie.**

Pierre Bénézit (Compagnie JimOe) a écrit et mis en scène *Penser* qu'on ne pense à rien c'est déjà penser à quelque chose. Encore faut-il le prouver. C'est à quoi s'emploient trois interprètes inventifs, qui mêlent joliment l'ingénuité feinte à la rouerie, au fil de dialogues farfelus qui interrogent les fins dernières de l'humanité à partir d'un postulat tout à la fois simple et vertigineux, puisque « de nos jours, tout a déjà été dit. » « Qui étaient les premiers à dire ce que nous pensons maintenant ? » se demande l'auteur en exerçant. Dans leur boutique au décorum succinct, trois chaises, une verrière au fond (scénographie de Pascal Crosnier), Paulbert (Vincent Debost, en alternance certains soirs avec Luc Tremblay) et Gérald (Olivier Broche) écrivent et vendent autant que faire se peut des conversations voulues originales. Arrive Barbara (Anne Girouard, si piquante). Elle cherche une bouteille de vin. Il n'y en pas mais on lie conversation.

« Le premier qui est mort, il ne saura jamais ce qui lui est arrivé ».

Elle est riche en paradoxes stimulants. Exemples : « ...Depuis des générations on meurt, on devrait un peu commencer à s'habituer » ou encore : « Le premier qui est mort, il ne saura jamais ce qui lui est arrivé, c'est ça le petit reproche que je ferais à la mort ». Tout est de cette eau-là, d'un ton absurde intelligemment usiné, rendu vivant par les comédiens, l'un dans le registre du bourru bienveillant sous des dehors de misanthropie, l'autre sous l'apparence du farfadet exalté tandis qu'à l'invitée surprise incombe le charme de celle qui va mourir et se cache derrière un sourire. On s'attache d'entrée de jeu à ces figures légères auréolées de pudeur, qui savent entremêler les silences avec des fusées de pensées éruptives. Alors on rit, par endroits. Pourtant, mine de rien, sans avoir l'air d'y toucher, le propos ne manque pas de gravité. La vie, la mort, tout ça, et les manières d'en parler depuis l'ennui des temps, voilà tout de même un sacré problème, que Bénézit et sa petite bande conduisent insensiblement dans une sphère drolatique à première vue improbable. Je me disais que la pièce avait quelque chose de l'esprit de Dubillard, quand j'ai reçu par la poste le numéro de janvier-février de la belle revue *Europe*, consacrée justement à Roland Dubillard, ainsi qu'à Arthur Adamov, ce maudit en son genre. Je vais m'empresse de lire ça pour en faire l'objet d'une prochaine chronique.

Jean-Pierre Léonardini, le 21/12/2017

# la Croix

## Vertiges de la logique

Tout a déjà été dit et l'on vient trop tard. Nos conversations sont ennuyeuses parce que nous répétons la même chose depuis la nuit des temps. C'est sur ce constat que repose l'argument d'une pièce loufoque qui se déploie dans le décor minimaliste d'un petit théâtre parisien.

« Pourquoi on improviserait dans la vie ? » Paulbert et Gérard font commerce de confectionner des discussions de toutes sortes (téléphonique, d'ascenseur, de gare) et des conversations originales pour soirées entre amis ou dîner familial. Dans une ancienne épicerie dépouillée de tout, ils les écrivent sur commande, les testent à haute voix et les vendent. Barbara, qui pousse leur porte en se trompant d'adresse, d'abord surprise, se pique au jeu de ces ratiocineurs.

Pierre Bénézit, l'auteur, trousse d'extravagantes interrogations sur l'éternel recommencement, des divagations philosophiques sur l'infini, ponctuées d'aphorismes définitifs. « Ce qui est sûr, c'est que plus le temps passe et moins il y a de futur. » Barbara annonce qu'elle est malade et condamnée. Nos Bouvard et Pécuchet de la rhétorique se perdent dans des abîmes de réflexion. « Le premier qui est mort, il ne saura jamais ce qui lui est arrivé, c'est ça le petit reproche que je ferais à la mort. »

C'est une sotie poétique sur le temps et la parole, une fantaisie légère et gaie sur la pensée tortueuse de doux-dingues qui rappelle Ionesco et Roland Dubillard pour leur logique implacable et délirante. Sur scène, Anne Girouard, Vincent Debost et Olivier Broche (ex-Deschiens, le mioche qui prenait des taloches) composent, avec sérieux, un fameux trio de burlesques ergoteurs aux idées fumeuses.

Jean-Claude Rispiegeas, 01/2018

# Le Canard enchaîné

## Penser qu'on ne pense à rien c'est déjà penser à quelque chose

**G**ÉRALD a cette réplique :  
« *On a beaucoup parlé de "La petite fille aux allumettes", mais c'est bien l'annuaire le livre le plus triste.* »

Paulbert a cette réplique :  
« *Je ne déteste pas danser, mais j'aime danser seul devant ma glace, si j'avais une glace. Mais, voir tous ces gens qui dansent les uns devant les autres, je trouve ça vulgaire. Danser en groupe, pourquoi pas s'épiler ou vomir ?* »

Barbara a cette réplique :  
« *Les amis que je vais voir ce soir, ce sont les gens les plus ennuyeux que je connaisse. C'est pour ça que j'y vais.* »

C'est, sur une scène nue, avec juste deux chaises, une conversation à trois. Loufoque, avec des pointes d'absurde, des raisonnements logiques très illogiques, des moments de vérité (« *Je vais mourir, Gérald* »), des hauts et des bas, et un drôle de registre décalé,

résolument inactuel, qui fait penser aux épatants « *diablogues* » de Dubillard.

Pierre Bénézit, qui joue dans « Edmond », de Michalik, l'a écrite et mise en scène. Les trois acteurs, Anne Girouard, Olivier Broche et Vincent Debost, assurent et s'amuse bien. Nous aussi !

**J.-L. P.**

● Au Théâtre de Belleville, à Paris.

Penser à rien ou penser à “du rien”, est-ce la même chose ? C’est le genre de questions que peuvent se poser Gérald et Paulbert, deux cousins vivant, de façon très aléatoire, dans une boutique désaffectée. Leur gagne-pain ? Vendre des discussions. Il fallait y penser. “Pourquoi on improviserait dans la vie ?” L’irruption de Barbara, à la recherche d’une bouteille de vin, va être l’occasion de mettre à jour leurs réflexions sur le passé, le futur, et le présent. La pièce, courte et vive, écrite et mise en scène par Pierre Bénézit, surfe sur l’absurde sans jamais faiblir : “Plus le temps passe, moins il y a de futur”. Pour allonger le temps, rien de tel que l’ennui, c’est la méthode de Barbara. Sa leçon de tournage de pouces va permettre à Gérald de résoudre de grandes énigmes comme celle de Jésus, ou la Joconde... Esprits de Dubillard et de Devos, êtes-vous là? Oui, assurément. C’est malin et drôle, grave aussi, merveilleusement interprété par Anne Girouard, Vincent Debost et Olivier Broche qui tournent dans la boucle du temps en attendant la mort. “Le premier qui est mort il ne saura jamais ce qui lui est arrivé. C’est ça le petit reproche que je ferais à la mort.” Aucun reproche, même petit, à faire à ce spectacle irrésistible et à ses trois comédiens. Bravo au Théâtre de Belleville qui l’accueille mais on l’espère déjà dans une salle plus grande.

Annie Chénieux, le 29/12/2017

# Valeurs actuelles

L'intelligence, au théâtre, même quand elle tourne en rond, ça fait toujours plaisir. Et quand le spectacle est réussi, on en redemande...

Quand le théâtre titille l'intelligence, il peut être parfaitement réjouissant. On est donc dans la boutique toute vide de Paulbert et de son cousin Gérald. Arrive une jeune femme, Barbara, qui cherche à acheter une bouteille de vin et à situer plus précisément la rue où elle a rendez-vous. Pas de vin mais de la bonne volonté pour lui en dégoter. Le cousin Gérald, n'en trouvant pas dans sa cave, envoie une voisine acheter.

Un peu surprise de cette initiative, la jeune femme attend donc patiemment sa divine bouteille, tandis que les deux cousins reprennent leur étrange travail qui ressemble à une absurde répétition de théâtre.

Interrogé sur le sens de ce qu'ils font, Gérald explique qu'ils gagnent leur vie en vendant à des particuliers des conversations originales écrites par Paulbert et qu'ils les répètent auparavant pour ne pas voler le client et bien vérifier qu'elles fonctionnent...

S'ensuit avec la demoiselle Barbara un dialogue des plus jubilatoires où il est question de vie, de mort, de l'échange, du sens des mots, de la déstructuration de la société, de la compréhension du monde. Un mélange d'absurde, de bonheur de logorrhée, de logique dévoyée, de provocation intellectuelle, de mise en abyme de la pensée, où le brillant s'acoquine avec la malice.

La force du spectacle vient de ce que l'auteur-metteur en scène Pierre Bénézit assume en plus un certain réalisme, ce qui permet de l'empathie pour les trois personnages. C'est en quelque sorte du Dubillard ou du Devos mais parfaitement incarné.

Les comédiens sont excellents : Vincent Debost et peut-être surtout Anne Girouard qui joue avec beaucoup de finesse. Le soir de notre venue, c'était Luc Tremblais qui interprétait Gérald. Olivier Broche qui joue plus régulièrement le rôle est sans doute très bon, mais Luc Tremblais, avec sa bouille incroyable de ravi de la crèche, c'est quelque chose...

Jean-Luc Jeener, 01/2018



[...] Nous voilà donc samedi soir au Théâtre de Belleville pour aller voir “Penser” une pièce écrite et mise en scène par Pierre Benezit.

Pancer les plaies de la banalité du monde en pensant les mots et les discussions, voilà le speech de ce spectacle. Paulbert et son cousin Gérald tiennent une boutique un peu miteuse, au bord de la faillite, où ils inventent des conversations. Ainsi, comme l'acteur apprend et répète son texte avant de se produire, les deux cousins proposent d'imaginer pour vous, vos futures discussions.

Un diner en famille, entre amis, une conversation téléphonique, un brouhaha dans un hall de gare pour deux personnes,... Ils exercent dans tous les domaines et vous proposent ainsi d'égayer vos conversations en les balancant de banales à originales. Évidemment avec un fil rouge pareil, nous ne passons pas l'heure et quart du spectacle à faire la gueule. L'absurdité de leur travail mais aussi des deux personnages très touchants dans leur naïveté, leur bêtise, et leurs grandes réflexions un peu creuses nous font sourire et même rire franchement. [...]

Nous étions assis au premier rang et nous nous sommes régaler du jeu très naturaliste, des expressions de visages et des mimiques de ces deux physiques très atypiques.

Au final le spectacle pose la question de savoir si aujourd'hui tout n'aurait pas été dit ou penser. Sommes-nous une sorte de guirlande de générations qui se suivent les unes après les autres pour reproduire les mêmes choses, les mêmes schémas et revivre et redire les mêmes banalités ? L'infini aura-t'il raison de nous ou aurons nous raison de l'infini ? Où sommes-nous ? Qui sommes-nous ? Y-a t'il une différence entre le futur et le passé ? Où est le présent ? Tous ces questionnements par lesquels Paulbert et Gérald sont obsédés.

Pierre Benezit, l'auteur de cette pièce tragique dans le fond et complètement comique dans la forme, pose des questions qui ont du sens. En somme, nous avons passé un très agréable moment et vous invitons à venir passer cette petite heure loufoque au Théâtre de Belleville parce que nous pensons que personne ne repartira déçu de la rencontre avec Gérald et Paulbert, et leur farfelu commerce.





Ce soir, vous avez rendez-vous au théâtre, le Théâtre de Belleville plus précisément avec la pièce « Penser qu'on ne pense à rien c'est déjà penser quelque chose » !

C'est une pièce farfelue où Paulbert et Gérard pensent que de nos jours tout a déjà été dit, que toutes les discussions possibles ont déjà été tenues... alors ils tentent d'inventer des conversations originales et de les vendre. Et puis le personnage de Barbara fait irruption dans leur drôle de boutique, à la recherche malencontreuse d'une bouteille de vin... et la conversation passe à trois. C'est une pièce tout en poésie et en loufoquerie, avec des vérités insensées déclamées dans le plus grand sérieux... un véritable bol d'air.

Culture & Vous, le 28/12/2017



Des dialogues au fil de l'absurde pour *Penser qu'on pense à rien c'est déjà penser quelque chose*.

À l'heure des grands discours creux, remettre les pensées à l'heure figure parmi les vertus de cette pièce de Pierre Bénézit présentée au Théâtre de Belleville, à Paris, jusqu'au 4 mars 2018.

Faire le vide dans sa tête en allant au théâtre... *Penser qu'on ne pense à rien, c'est déjà penser quelque chose* est une pièce qui vous fait un nettoyage d'hiver avant un printemps où il faudra affronter une novlangue imposant son sens. Du fond de leur boutique, Paulbert et Gérard pensent que, de nos jours, tout a déjà été dit. Ils devisent de tout et de rien, surtout de rien, vaste sujet. Quand arrive Barbara en quête d'une bouteille de vin, de la rue Boulard et donc, a priori, pas du sens des mots, ni de la vie. Puis d'un rien, la conversation s'engage.

La conversation, art de combat

Pour servir les dialogues qui détricotent les significations, une brochette d'acteurs adéquats était nécessaire. Ce sont Vincent Debost, Olivier Broche, révélé par les Deschiens, et Anne Girouard, la reine Guenièvre dans Kaamelott, qui pour asseoir leurs dires partent en vrille. Ingénu sans doute, Pierre Bénézit s'interroge : *Ce cauchemar loufoque, si je tente de l'analyser, pourrait nous interroger sur le terrain du prêt-à-penser, d'un conformisme inné, acquis ?*. Comme Paulbert le constate : Ils n'ont jamais pensé que le temps arriverait jusqu'à nous, alors ils ont parlé, parlé et encore parlé. Et maintenant, plus rien à dire, tout ça à cause de ces égoïstes. Sauf si l'on remet du sens dans le réservoir à paroles, ce qui n'est pas un défi si insensé

Michel Pourcelot, le 25/12/2017



# MEDIAPART

**Les mots se jouent de leur sens. Les paroles s'entremêlent en un savoureux, un délectable galimatias où la raison trépassé face à une douce et folle absurdité. S'intéressant aux maux de nos sociétés contemporaines où dialogue, rapports aux autres sont de plus en plus ardues et complexes, Pierre Bénézit compose une gourmandise théâtrale fait d'incongruité mélancolique et d'humour noir. Un bijou !**

Dans un espace où traîne de-ci de-là quelques chaises abandonnées, un homme (étonnant Vincent Debost) assis attend le regard dans le vide. Très vite, il est rejoint par un comparse (épatant Luc Tremblais en alternance avec Olivier Broche). Entre eux, un dialogue fort saugrenu s'amorce. Ils échangent des phrases sorties de leur contexte, émanant d'une discussion téléphonique. Mais, cela tourne court. L'un bute sur les mots, les silences, l'autre s'exaspère. Inlassablement, ils recommencent. Une sonnerie retentit mettant fin à ce singulier manège. Une jeune femme (lumineuse Anne Girouard) fait son entrée. Un brin décontenancée devant le vide qui règne dans cette ancienne épicerie, elle cherche son chemin et accessoirement une bouteille de vin rouge.

Bien évidemment, elle ne trouvera ni l'un, ni l'autre. Mais peu importe, elle va faire la connaissance de deux êtres farfelus, fort attachants. S'immisçant dans le quotidien de ses deux cousins perchés, elle entre dans une danse burlesque de mots, de pensées. Prise au piège de ce réjouissant ballet verbal, elle se délecte de ce pas de deux, de trois à contre temps d'un monde si raisonnable, si ordonné.

Face à monde où le tissu social part en quenouille, où invariablement les mêmes dialogues ennuyeux servent de pis-aller pour alimenter des discussions sans attraits, Pierre Bénézit s'amuse des faux et contre sens et signe un conte contemporain absurde, bouleversant. Sa plume drolatique et sa verve espiègle stimulent intelligemment nos zygomatiques et touchent au cœur. Si parfois le rythme perd un peu de force, très vite le jeu virtuose des trois comédiens rattrape notre attention vagabonde. Il faut dire qu'il faut suivre les circonvolutions particulièrement alambiquées et vertigineuses de nos gais lurons.

Au de-là du texte, véritable et savoureuse friandise fait d'absurdités et d'illogismes légèrement cynique, on ne peut que saluer la performance scénique des acteurs. Un brin pataud, Luc Tremblais campe délicieusement les ahuris gauches. Mélancolique, coincé, refusant de s'intégrer à une société qui a perdu son âme, Vincent Debost se délecte avec un plaisir indicible à prendre le contre point de toute raison. Enfin, rayonnante, Anne Girouard amène douceur et joliesse à l'ensemble. Touchante, désopilante, elle s'amuse à contrecarrer toutes les assertions de ses deux interlocuteurs.



Et si aujourd'hui tout avait été dit.  
Nous nous répétons à travers les temps.  
Nos discussions manquent d'intérêts, nous ne faisons que parodier nos descendants.

Paulbert et Gérald ont décidé de mettre fin à cela.  
Ils s'installent dans une ancienne épicerie.  
Les victuailles vont faire place aux nourritures de l'esprit.  
Ils proposent à la demande de leurs clients de nouvelles discussions inédites et fantasques.  
Que ne va pas être la surprise de Barbara croyant rentrer dans leur épicerie pour acheter une bouteille !  
Il va s'enchaîner des échanges loufoques, drôles mais aussi philosophiques entre ces trois personnages.  
Le passé, le présent, le futur existent t'ils ?  
A quoi pense-t-on lorsqu'on ne pense à rien ?  
Des théories désopilantes sur la construction des pyramides ou sur Les noces de Cana ...

Entrez donc dans cette épicerie et vous ne le regretterez pas....  
Ce texte de Pierre Bénézit est burlesque, extravagant, ironique, fantaisiste et plein de poésie.  
Les comédiens sont talentueux. Anne Girouard, Vincent Debost, Olivier Broche sont d'une grande complicité.  
C'est avec grand plaisir que l'on retrouve Olivier Broche comédien remarquable et drolatique des « Deschiens ».

Claudine Arrazat, le 23/12/2017



En 2016, dans le cadre du festival "Mise en capsules" était présenté "Penser qu'on ne pense à rien c'est déjà penser à quelque chose", dans une version de trente minutes.

On écrivait alors : *"Le malicieux Olivier Broche est ici comme un poisson dans l'eau. Il nage avec délice dans l'absurde, un absurde à la française qui rappellera les "Diablogues" de Roland Dubillard et certains textes de Topor dits, entre autres, par Claude Piéplu.*

*En prenant comme héros deux petits monsieurs dignes de Bouvard et de Pécuchet, dont l'activité professionnelle est de fournir, clés en mains, des "conversations" à tous ceux qui ne savent pas quoi se dire, il est évident que Pierre Bénézit s'inscrit dans cette famille de pensée loufoque. Comme eux, il sait s'entourer des bons comédiens capables de jouer juste des personnages à côté de la plaque.*

*Olivier Broche et Vincent Debost ont l'air d'être en couple comique depuis toujours et Anne Girouard ajoute une charmante petite pincée d'incongruité avec sa voix de petit oiseau. En quelques secondes, les choses sont en place et iront jusqu'où elles doivent aller."*

En "doublant de volume", le texte de Pierre Bénézit n'a pas changé de nature : Gérald (Olivier Broche) et son compère Paulbert (Vincent Debost) écrivent toujours des "conversations", qu'ils ont du mal à vendre, dans une boutique qui était jadis une épicerie. Ce qui expliquera le surgissement de Barbara (Anne Girouard), cherchant à acheter une bouteille de vin avant d'aller passer une soirée chez des amis...

On attend donc désormais une version de 90 minutes puisque le trio réussit l'exploit de n'en dire pas plus en une heure qu'en trente minutes, sur un plateau simplement peuplé de quelques chaises.

Philippe Person, décembre 2017



# SPECTATIF

Étonnante et détonante absurdie de l'évidence, de la vacuité des habitudes et de la vanité du temps qui se plait à croire que nous ne savons qu'il n'est rien d'autre qu'une série de vaines fortuités. Magistrale leçon de maintien dans le beau monde de l'ennui qui pense et des mots qui ont tous déjà été dits. Alors à quoi bon ? Comment, en faire un commerce ? Ah ça mais, pourquoi pas !

Un drôlissime tourbillon de sens, sans dessus-dessous, d'une illogique imparable tant elle est roublarde et bien fichue. Les idées voltigent, le bon sens ne reconnaît pas les siens, le contre-sens furète et l'imagination s'emballe. À tout moment, le tourbillon menace de devenir tornade.

C'est drôle, hilarant même, déroutant et iconoclaste aussi. Un spectacle truffé d'une poésie de l'extraordinaire, celle des clowns des mots dits, ceux qui nous emportent au pays des merveilles de la pensée qui s'envole, à l'instar de Devos, de Sol ou de Desproges.

Le texte et la mise en scène de Pierre Bénézit affrontent le « temps », le « rien » et le « banal » avec une redoutable simplicité caustique et une précision au cordeau. Les mots, les situations comme le choix des accessoires contribuent à nous amuser devant ces miroirs de la vie qui passe, celle qui est passée ou celle qui vient, comme pour en sublimer leur insignifiance que nous prenons plaisir à observer ou à penser en riant. Olivier Broche, Vincent Debost et Anne Girouard semblent se délecter des conversations de leurs personnages dont ils servent magnifiquement les partitions pas si simples à jouer. Du très beau travail.

Un spectacle drôle et intelligent où on s'esclaffe de plaisir devant cette jonglerie farfelue et ébouriffée d'idées et de mots en bataille. Un agréable et surprenant moment de théâtre.

Frédéric Perez, décembre 2017

# THÉÂTR'ELLE

## MÉTAPHYSIQUE DU RIEN

Et si tout avait déjà été dit et que nous ne faisons que répéter à l'infini des conversations déjà ressassées à l'envi par d'autres des dizaines de fois ? Sur ce constat somme toute profondément captivant et intrinsèquement intrigant Pierre Bénézit a bâti une histoire absurde mais pas que, drôle mais pas que, tendrement loufoque, totalement.

Quand le public s'installe, Paulbert est déjà sur scène. Absorbé par la tâche, il écrit, rature, corrige, des mots jetés sur une feuille de papier. Gérald va le rejoindre : les deux hommes vivent dans une ancienne épicerie quasiment vide. Pour survivre, ils écrivent des conversations qu'ils vendent à ceux qui ne savent pas quoi dire. Diner, brouhaha, conversation de bus ou téléphoniques, ils sont en mesure de fournir n'importe quelle discussion à leurs clients. Arrive une femme, Barbara, qui veut acheter du vin ; ils envoient leur voisine chercher du vin dans une autre épicerie. En patientant, Barbara les interroge sur leur activité.

Un vrai plaisir que la rencontre de ces trois-là qui emmène les spectateurs dans leur conversation délicieusement loufoque. Des hommes préhistoriques qui ont raflé toutes les discussions possibles sans en laisser aux suivants, du temps qui passe et du présent qui n'existe déjà plus ou qui tourne en boucle, de la vacuité de nos existences et de la condition humaine dans son ensemble, les assertions tour à tour saugrenues et drôles de ces deux bonhommes et les questions candides de Barbara réussissent, l'air de rien, à faire rire tout en soulevant des questions parfaitement métaphysiques voire philosophiques sur le sens de la vie et des pouces qui tournent.

Les trois comédiens sont épatants : l'ex-Deschiens Olivier Broche incarne avec bonhomie un Gérald placide et atonique, Vincent Debost est un Paulbert drôlement pathétique à moins que ce ne soit pathétiquement drôle tandis qu'Anne Girouard apporte une touche d'ingénuité et de fraîcheur dans cette baignoire pleine d'absurdités.

Une petite heure donc délicieuse, suffisamment farfelue pour faire oublier sa journée (et je vous garantis qu'après une semaine éminemment compliquée ce fut éminemment salvateur) et qui pourra fournir des réflexions plus métaphysiques et existentielles à ceux qui ne savent pas quoi dire à leur prochain diner. Promis, je vais essayer.

Véronique Benoît, le 21/12/2017



## **Une aimable loufoquerie pleine de poésie et de trouvailles qui pointe du doigt conformisme et prêt-à-penser.**

Eux : Ils sont cousins et occupent une ancienne épicerie dont ils payent à grand-peine le loyer. Elle : elle cherche la rue Boulard et une bouteille de vin pour se rendre chez ses amis. Elle débarque chez eux, pensant y trouver une solution à ses problèmes. C'est le point de départ d'une situation qui ne va pas cesser de dérapier.

Paulbert et Gérard sont en pleine séance d'entraînement. L'un simule un appel téléphonique et l'autre lui répond. Mais rien ne va plus : faut-il marquer un silence ou une pause ? Ils sont capables d'ergoter sans fin sur la nature de cette scansion qui n'a pas de sens lorsque Barbara fait son apparition. Elle est joviale, un rien naïve, et les deux hommes vont se sentir le désir de l'obliger. Elle cherche une épicerie ? Ce n'en est plus une mais qu'à cela ne tienne ! La voisine tarde bien sûr à revenir et l'attente s'éternise. Alors ils parlent. Parce que Barbara, pleine de gentillesse, les questionne. Ils parlent. De ce qu'ils font. Des dialogues dérisoires qu'ils créent en tentant désespérément d'échapper au sentiment que tout a déjà été dit depuis l'aube des temps et qu'il n'y a plus rien à dire. Que passé et futur ont disparu pour ne laisser la place qu'à un présent éternel et sans avenir. Qu'ils doutent même d'exister...

On s'amuse beaucoup devant ces assertions sans queue ni tête énoncées avec un sérieux imperturbable par Paulbert et Gérard. Accuser les premiers hommes d'avoir trop parlé, ce qui prive ceux du présent d'avoir quelque chose à dire ; s'étonner, lorsque Barbara annonce qu'elle va mourir, qu'on puisse considérer cela comme exceptionnel au motif que « nous, bon, quand on meurt, d'accord, quand on voit qu'on meurt on sait ce qui nous arrive, on se dit Je meurs. Mais le premier qui est mort, il ne saura jamais ce qui lui est arrivé. C'est ça le petit reproche que je ferais à la mort » sont autant d'entorses à la logique du discours, qui lui font se prendre les pieds dans le tapis.

Olivier Broche, Vincent Debost et Anne Girouard sont épatants avec leur air de ne pas y toucher quand ils énoncent leurs vérités insensées avec le plus grand sérieux, comme si leur vie en dépendait.

Le public ne s'y trompe pas. Il rit tout au long du spectacle et applaudit beaucoup.

Sarah Franck, le 15/12/2017



Le titre, loufoque et rigolo, est à l'image de cette courte pièce d'à peine plus d'une heure jouée par trois comédiens excellents. A chacun son personnage, singulier et complémentaire des autres : Vincent Debost en grande gueule cynique et susceptible, Olivier Broche, révélé dans les Deschiens et à l'affiche de François Mitterrand et moi, en suiveur hésitant et Anne Girouard, la reine Guenièvre dans Kaamelott, ou celle qui s'interroge – c'est-à-dire le leader, le suiveur et la philosophe.

Une telle pièce fait plaisir à voir, c'est un bol d'air, une bonne surprise qu'on verrait bien au Rond-Point d'ici quelques mois. Deux gars, dans un magasin mal défini, passent leur temps à écrire et jouer des dialogues qu'ils vendent à leurs contemporains : conversations de soirée ou d'ascenseur, bref, tout sauf des dialogues de théâtre. Une femme vient chercher un bouteille de vin, perturbe cet écosystème et provoque une nouvelle conversation sur le temps qui passe, la mort ou l'éternel recommencement... Autant de sujets métaphysiques évoqués avec les mots les plus simples, de la façon la plus ludique qui soit.

Le texte file d'une écriture vive et rythmée, sans un mot de trop, et vire dans directions où l'absurde touche juste : puisque tout semble avoir été dit, c'est sans doute que les mots ont tous déjà été employés. C'est la faute des hommes préhistoriques qui n'ont pas pensé au monde qu'ils laissent à la génération suivante, ou une parabole de la protection de l'environnement. De même, que dire de ces mots qui existaient avant les choses qu'ils désignent, comme téléphone inventé à la fin du 19<sup>e</sup> siècle ? Le spectateur est ainsi amené à prendre du recul sur la langue et, par l'absurde, à réfléchir au sens de la vie.

La pièce est d'autant plus divertissante qu'elle évoque un atelier de théâtre, puisque les protagonistes se montrent en train de composer et d'interpréter des dialogues absurdes. Une création à la fois modeste et bien écrite . Voilà, on s'amuse intelligemment et ça passe beaucoup trop vite.

Julien Barret, le 16/12/2017



*« Le premier qu'est mort, c'est lui que ça a dû faire bizarre, parce que nous, bon, on meurt, d'accord, quand on voit qu'on meurt on sait ce qui nous arrive, on se dit : je meurs. Mais le premier qui est mort, il ne saura jamais ce qui lui est arrivé. C'est ça le petit reproche que je ferais à la mort... ».* Dit par la bouche de l'excellent, truculent Olivier Broche, connu pour sa participation à la compagnie Deschamps / Makaëiff, et dans les Deschiens, sur Canal +, cela donne une idée du ton de "Penser qu'on ne pense à rien c'est déjà penser quelque chose." On croirait du Dubillard (« Dialogues »), ou reconnaître le ton basé sur l'absurde de Topor, mais c'est écrit et mis en scène par Pierre Bénézit : *« Le sujet de la pièce est parti d'une question que je me suis sincèrement posée : et si, à notre époque, tout avait été dit ? L'Humanité ne ferait-elle que se répéter ? (...) ce cauchemar loufoque, si je tente de l'analyser, pourrait nous interroger sur le terrain du prêt-à-penser. »*

Or donc, dans leur boutique, où il n'y a que des chaises, Paulbert et Gérard pensent que, de nos jours, tout a déjà été dit, toutes les discussions ont déjà été tenues. Paulbert écrit donc des conversations originales à vendre. Du moins, ils aimeraient bien car ils n'ont pour le moment qu'un seul client. Arrive Barbara (Anne Girouard), qui cherche à acheter une bouteille de vin. La conversation l'intéresse et c'est parti. Voici une pièce à l'esprit farfelu et poétique, absolument nécessaire pour qui voudrait continuer à ne « pas » comprendre le monde. Une comédie douce-amère, comme on dit, mais tragique et comique à la fois. Les deux cousins, joués par Olivier Broche et Vincent Debost (en alternance avec Luc Tremblais mi-janvier et mi-février) sont des frères jumeaux de Bouvard et Pécuchet, en moins cultivés. Plus peuple...

Les comédiens sont à l'aise et prennent manifestement du plaisir avec le texte : Paulbert est grognon à souhait. L'air de rien c'est lui qui fait avancer le schmilbick, et s'il menace de partir, il revient toujours... comme la conversation. Anne Girouard, que l'on a vu dans la série Kaamelott, dans le rôle inénarrable de reine Guenièvre, apporte un peu de bon sens et de légèreté dans ce duo, où Olivier Broche se régale dans le rôle du faux naïf, suiveur, qui croit voir l'avenir dans ses pouces, qui tournent pour tromper l'ennui. Le texte est étourdissant à souhait. Au début, tout a l'air normal, vraisemblable, puis ça part en vrille : la seule idée d'acheter une conversation vaut le déplacement. Ensuite, il faut se laisser entraîner : « Ce qui est sûr, c'est que le temps passe et moins il y a de futur. », entend-t-on. Et là, on est dans du Raymond Devos. Sauf que le grand sujet est la mort. Entre les silences, on pense au temps qui passe. Drôle et poétique, cette pièce, mine de rien, fait réfléchir. Un bon spectacle de théâtre, quoi.

Guillaume Chérél, le 25/12/2017

# DE LA COUR AU JARDIN

Stop ! On arrête tout !

Tout a été déjà dit et redit !

Rien de ce qui sera donc écrit aujourd'hui ne sera neuf ou original... Tout a déjà été dit, vous dis-je !

C'est en tout cas le postulat de Paulbert et Gérard, deux cousins un peu paumés qui tiennent une boutique dès lors indispensable : le premier écrit des conversations originales que le deuxième et lui répètent afin de les vendre.

Le grain de sable de leur belle mécanique prendra la forme de Barbara, une jeune femme qui débarquera dans leur magasin et dans leurs vies comme un chien dans un jeu de quilles, forçant les deux garçons eux aussi à douter.

Elle, son truc, c'est de s'interroger sur le temps qui passe, le passé, le futur, le début, la fin de tout ça, etc, etc...

Parce qu'elle va mourir très prochainement, alors forcément, la mort sera également présente dans les débats.

Voici donc une comédie douce-amère de Pierre Bénézit. Une plongée dans un monde à la fois parallèle, loufoque et poétique.

Nos certitudes vont être bouleversées, et nous allons nous interroger : comprenons-nous vraiment le monde dans lequel nous vivons ?

Chaque personnage et nous-mêmes repartirons-nous avec les mêmes certitudes ?

D'ailleurs, ces personnages existent-ils vraiment, ou sont-ils le fruit de nos imaginations collectives ?

Serions-nous ces personnages ?

Allez savoir !

Bénézit nous propose un texte brillant, incisif, drôle, avec de sacrées formules à l'emporte-pièce.

On rit beaucoup parce que les personnages nous balancent ce qu'ils croient être des messages définitifs, des vérités absolues.

Leur univers est un univers de certitudes qu'ils sont fiers de nous asséner.

La révélation par Gérard des grands mystères de l'humanité, comme celui de la Joconde, de Jésus ou encore des pyramides participe à cet espace de non-doute.

Et nous, de nous dire : bon sang, mais c'est bien sûr, comment n'y avais-je pas pensé ?

Cet univers décalé, burlesque est exprimé par le texte, mais également et peut-être surtout par un trio de comédiens très proches de l'auteur.

Anne Girouard (le désopilante Guenièvre de la série Kaamelott), Olivier Broche (que j'adorais chez les Deschiens, et récemment dans la pièce Moi et François Mitterrand), ainsi que Vincent Debost (par ailleurs metteur en scène de Deux frères et les lions), ces trois-là s'en donnent à cœur joie.

Ils sont désopilants dans leur façon d'exprimer le décalage avec la réalité. Ils jouent tour à tour les naïfs, les tendres, les bourrus, les innocents, parfois.

Tous sont très à l'aise dans cet univers surréaliste et en même temps on ne peut plus logique.

Olivier Broche m'a une nouvelle fois fait éclater de rire, avec son léger zézaiement et sa gestuelle très particulière.

Voici donc un bien beau moment qui nous est proposé au théâtre de Belleville.

Un moment loufoque, poétique et drôle dans lequel nos certitudes vacillent.

Yves Poey, le 31/12/2017



# Encres Vagabondes

Dans une boutique vide Paulbert et Gérard répètent une scène, un dialogue au téléphone. Arrive Barbara, qui cherche du vin et la rue Boulard.

Une conversation s'installe entre ces trois personnages, aux caractères bien distincts. Là où Barbara est cordiale, Paulbert est ronchon, un peu ours et Gérard, gentiment naïf. C'est ce dernier qui répond aux interrogations de Barbara qui se demande, comme nous, à quoi rime la répétition de ce dialogue. Il explique que lui et son cousin, lassés d'entendre les mêmes choses dans les dîners, ont lancé une entreprise de vente de conversations à l'usage de ceux qui ne savent pas quoi dire. Et pour cause : selon eux tout a été dit, les hommes ont trop utilisé les mots, ils les ont usés. D'où une envolée très drôle sur l'irresponsabilité des hommes préhistoriques qui n'ont pas pensé à ceux qui viendraient après et ont dépensé sans compter les ressources du langage.

Mais si les cousins vendent les discussions qu'ils créent ce sont également des esthètes de la conversation, ce que montre leur œuvre : « Brouhaha pour deux dans un hall de gare ». Ils ont également créé une collection entière de conversations sur le thème « Et si la mort n'était pas triste ? »

*Penser qu'on ne pense à rien, c'est déjà penser quelque chose*, à l'image de son titre, avance ainsi au rythme de raisonnements loufoques, de questions existentielles auxquelles une implacable logique apporte des réponses tout à la fois fausses et fabuleuses. Barbara, dont la bonne humeur cache un drame, ne peut qu'être séduite et participer à cette tentative de distorsion du réel. Entre conversation badine, dialogue philosophique, certains silences (merveilleux entre Paulbert et Barbara) laissent entendre la fragilité des personnages qui tentent d'échapper au vertige de l'existence en se cramponnant à leurs propres vérités.

Dans la boutique vide de Paulbert et Gérard qu'est la scène du Théâtre de Belleville et au-delà peut-être toutes les scènes de théâtre du monde, on s'intéresse donc à la façon dont les mots représentent, ou pas, les choses. Et si les mots vacillent c'est tout le réel qui tremble. Par le langage on pourrait donc ordonner un monde qui ne l'est pas. C'est ce qui est à l'œuvre ici, et de façon remarquablement drôle. Servie par des comédiens magnifiques – Olivier Broche, Vincent Debost et Anne Girouard jouant chacun leur partition à la perfection – la pièce saute ainsi de tirades farfelues en répliques poétiques pour aller vers une tonalité plus grave et poser des questions profondes sans jamais se départir de son humour et de sa légèreté, élégance du désespoir.

Amandine Farges, le 03/01/2018

# UNITED STATES OF PARIS

Quel sens donnons-nous aux conversations que nous avons avec autrui ? À force d'avoir été utilisées, ne sont-elles pas déjà éculées ? Voici la réflexion de deux cousins tenant un drôle de commerce.

En se trompant de destination, une jeune femme entre. Débute alors un voyage inopiné en Absurdie où les certitudes de chacun se retrouvent ébranlées.

*Penser qu'on ne pense à rien c'est déjà penser à quelque chose* au Théâtre de Belleville est une petite pépite, élégante et sagace sur notre monde.

Paulbert, bougon susceptible, et Gérard, débonnaire, sont en pleine répétition dans leur boutique quasiment désaffectée. Quatre chaises défraîchies se battent autour d'une verrière à l'aspect décrépit.

C'est en plein milieu de cet échange capital qu'arrive Barbara. Elle cherche du vin. Nos deux compères lui expliquent alors qu'ils ne vendent ici que des discussions originales. Ils pensent que tout a déjà été dit et ne comprennent pas la vacuité des conversations dont nous sommes les initiateurs. Barbara s'interroge, perplexe.

Alors, un échange spontané et paradoxal s'engage entre les trois protagonistes aux visions différentes. Une joute verbale des plus stimulantes s'amorce ainsi autour du temps qui passe, des notions de passé, présent et futur. Chacun campe sur ses positions avec une argumentation aussi farfelue que plausible.

Pour Barbara, l'ennui est quelque chose d'essentiel pour vivre plus intensément chaque moment. Gérard essaie alors cette méthode qui sera pour lui une révélation ! Il arrive même à résoudre des énigmes historiques comme le secret de la Joconde ou la vie de Jésus...

L'enchaînement est pudique, aérien et possède quelque chose de feutré. Nous rions souvent des situations malgré le côté grave de certains aspects. Les personnages nous surprennent. Un peu sauvages au début, ils se dévoilent, laissent entrevoir les fissures de leur intimité. Les comédiens sont tout bonnement délectables... Nous sommes touchés par leur candeur, le fait qu'ils soient désabusés, fragiles mais en même temps si beaux et forts, terriblement humains...

30/12/2017

# GOÛTS ET PASSIONS

Notre monde sans dessus dessous – C'est au Théâtre de Belleville que nous avons assisté à la dernière pièce de Pierre Bénézit, une réflexion déjantée sur notre monde nous est alors présentée. En cette belle soirée de janvier, nous arrivons dans le charmant théâtre accompagnés d'une foule impatiente de découvrir la pièce au titre intrigant: *Penser qu'on ne pense à rien c'est déjà penser quelque chose*.

Nous entrons en salle et Vincent Debost, qui incarne Paulbert, est assis sur scène. Il nous regarde un peu, il réfléchit et prend des notes avec attention. Il est en pleine création. Silence. Gérald, interprété par Olivier Broche, s'installe à côté de son cousin. Tous deux entament une discussion surprenante qu'ils répètent plusieurs fois: elle doit être parfaite. Leur style et façon de parler nous intriguent et nous nous demandons ce qu'ils font.

Anne Girouard jouant Barbara arrive dans le magasin des cousins. Un magasin spécial puisqu'il ne contient que cinq chaises. La jeune femme voulait une bouteille de vin, elle reste avec Paulbert et Gérald pour entrer dans une discussion hors du commun, ubuesque et rocambolesque. Persuadés que tout a été dit, ils vendent des discussions toutes faites.

Nos trois personnages philosophent alors sur le sens de la vie, du monde, de la mort avec humour et sérieux: de quoi nous faire réfléchir dans la bonne humeur. Leurs obsessions deviennent vite les nôtres et nous évoluons dans un univers fou et plausible à la fois.

Dans le public, nous sourions, rions en cœur à chaque nouvelle idée. Barbara aime ne rien faire, juste allonger le temps en s'ennuyant. Elle apprend alors à Gérald comment faire pour littéralement se tourner les pouces. L'audience n'en revient pas, et tout le monde se met à rire. Encore plus lorsqu'il découvre, en se tournant les pouces, que la poule est arrivée avant l'œuf ou encore pourquoi les enterrements sont tristes alors qu'ils auraient pu être joyeux.

Le texte est beau, rythmé avec brio par les artistes-interprètes qui viennent d'univers différents et qui forment un trio que nous avons adoré. La pièce est en constante évolution, nous arrivons dans un monde normal et partons la tête remplie d'idées nouvelles et de poésie.

Le Théâtre de Belleville, lieu d'accueil des jeunes créations, est un endroit chaleureux qui respire la joie de vivre. Nous avons aimé cette ambiance à la bonne enfant et cette pièce de qualité interprétée par des acteurs de talent. Nous remercions Isabelle Muraour et Emily Jokiel, émérites attachées de presse du ZEF pour cette belle découverte ainsi que notre rédactrice Bénédicte Alessi. *Penser qu'on ne pense à rien, c'est déjà penser quelque chose* est une pièce haute en couleur, pleine de questionnements traités intelligemment mais toujours avec humour à découvrir.

le 07/01/2018

Au départ, tout semble normal... Etrange, mais normal...

Et très vite, le non-sens s'installe, les répliques de l'absurde et la poésie des mots prend place.

L'auteur, c'est Pierre BENEZIT. Je le connaissais en tant que comédien, notamment dans le grand succès "*EDMOND*". Il est aussi le metteur en Scène de cette comédie farceuse.

Pas étonnant d'y retrouver Olivier BROCHE, un "Deschiens" de légende, qui m'a fait beaucoup rire récemment dans "*Moi et François Mitterrand*", à la Pépinière Théâtre. Il est: Gérald.

Barbara, c'est Anne GIROUARD, l'inoubliable "Reine Guenièvre", de la série culte "*Kaamelott*". Une très bonne comédienne.

Paulbert: Vincent DEBOST, qui est excellent et qui a signé il y a peu, une belle Mise en Scène de "*Fission*" au Théâtre de la Reine-Blanche.

(Luc TREMBLAIS, joue en alternance le rôle de Gérald, les 13, 18, 20, 27 Janvier et les 2, 6, 8, et 10 Février)

Un théâtre de l'imaginaire farfelu, bien écrit, on se laisse emporter...

Robert Bonnardot, le 13/01/2018



## **DE L'ACTE CRÉATIF DE NE PENSER À RIEN**

*Penser qu'on ne pense à rien c'est déjà penser quelque chose* : derrière ce titre à rallonge, le théâtre de Belleville accueille la boutique de deux poètes amusés par la vacuité de l'esprit humain. Selon eux, tout a été fait, tout a été dit, et pourtant, les compères parviennent à nous surprendre en partageant avec le public de nouvelles conversations à la fois graves et loufoques.

Paulbert et Gérald ont repris une vieille épicerie pour établir leur échoppe de conversation. Le duo a décidé, tel Bobby Lapointe ou Raymond Devos, que leur fond de commerce serait d'écrire des dialogues pour des gens qui n'ont plus rien à raconter. En fin d'après-midi, ce jour là, Barbara entre dans leur boutique à la recherche d'une bouteille de vin rouge.

Ce personnage ingénu dans sa quête invite les marchands de vers à déployer leurs talents. Les dialogues sont des jeux de dupes allant du plus grave au plus insignifiant. Il y a de l'humour dans la tristesse et du sérieux dans le cynisme, sans oublier les quelques graines d'innocence nécessaires pour pouvoir continuer à aimer le genre humain. Il n'y a plus de passé ni de futur, juste un état d'être où la métaphysique se développe de tout son long. On rigole beaucoup, presque autant qu'on pense. Les marchands-écrivains – qui ne sont pas pour autant des écrivains publics – approfondissent leur analyse jusqu'à l'absurde. Olivier Broche, que l'on avait vu la saison passée dans son monologue *Moi et François Mitterrand* conserve quelque chose de la gentillesse de son personnage.

La brochette d'acteurs est complétée par Anne Girouard et Vincent Debost. Ensemble, prônant que « *la vie de quelqu'un qui s'ennuie est bien plus longue que celle d'une personne très active* », ils offrent une belle parenthèse poétique au mouron hivernal.

Hadrien Volle, le 19/01/2018



# Théâtre du blog

Dans une boutique meublée uniquement de chaises, Paulbert et Gérard reçoivent la visite d'une jeune femme qui se croit dans une épicerie et veut acheter une bouteille de vin pour aller à une soirée entre amis. Pendant qu'une prétendue voisine est partie chercher ladite bouteille dans une (vraie) épicerie à quelques rues de là, la jeune femme patiente dans ce curieux magasin.

Elle découvre alors la réelle occupation des deux sbires : ils conçoivent et écrivent des dialogues originaux. Partant du principe que tout a déjà été dit, ils vendent des conversations sur mesure pour diverses occasions. On peut ainsi leur passer commande d'une discussion pour une soirée, mais voilà, les chalands ne se bousculent pas au portillon... Les trois personnages parlent alors de ce qu'expriment les mots : la pensée. Revient sur le tapis la sempiternelle question du : « penser à rien », ce qui revient quand même à penser ! Sauf qu'il faut distinguer : penser « à » rien, et penser « le » rien.

L'auteur s'interroge aussi sur le temps ; comme s'il tournait en rond et finissait par se répéter inlassablement. Les personnages créés par Pierre Bénézit se disent que «le passé n'existe plus, le futur n'existe pas encore. Il n'y a donc en définitive que le présent. Mais y a-t-il un espace pour le présent entre le passé et le futur ? » Derrière les jeux de langage, se cache de la pensée, et cette comédie recèle des petits moments philosophiques à piocher.

Un univers post-Deschiens, servi par une mise en scène simple et des comédiens bien choisis, farfelus et un peu clownesques : juste ce qu'il faut pour que cela ne devienne pas ennuyeux. On y retrouve Olivier Broche, comédien chez Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff. L'enfant qui prenait des claques derrière la tête, c'était lui ! Anne Girouard, qu'on a vue dans la série *Kaamelott*, comme dans les spectacles d'Anne-Laure Liégeois. Elle a aussi joué sous la direction de Vincent Debost qui incarne le troisième larron de ce *Penser* qu'une légère dose d'absurde rend vraiment attachant. Et ce spectacle de soixante-cinq minutes propose aussi quelques idées et matière à réflexion !

Julien Barsan, le 22/01/2018